

Les deux pains de Shavouoth

2026-05-14 - 1h 19m 32s

HAGIM OU ZMANIM

Shavou'oth, qui n'a pas de date explicite, révèle que la Torah ne se reçoit pas passivement : elle se mérite par le compte du 'Omer, le travail humain et la transformation du monde. Du 'hamets au pain offert, de Pessa'h au Sinaï, l'homme devient associé d'HaShem dans la révélation.

Shavou'oth est une fête dont la Torah ne donne explicitement ni la date, ni la signification. Dans la tefilah, nous disons pourtant « *Zeman matan Toratenou*, le temps du don de la Torah », mais la Torah ne dit pas explicitement que Shavou'oth correspond à l'évènement de Matan Torah. De plus, Shavou'oth n'a pas de date fixée comme Pessa'h ou Soukot. La Torah ordonne de compter sept semaines, quarante-neuf jours, et ce n'est qu'au terme de ce compte qu'on arrive à Shavou'oth. Ce silence n'est pas un oubli. Il indique une direction très profonde sur ce qu'est cette fête, sur ce qu'est la Torah, et sur la manière dont l'homme doit recevoir ce qu'HaShem lui donne.

Cette direction part du pain de Adam. Après la faute, la Torah donne comme qlala à l'homme : « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ». Le pain devient alors le symbole de l'existence humaine. Il y a effort, distance, transformation du monde, passage par le travail. Le Ram'hal, dans Dere'kh HaShem, et Rav Haïm de Volozhin expliquent que le but de la création est que l'homme atteigne une perfection par son propre effort. Rien ne doit être donné sans passage par le travail. L'homme doit devenir ce qu'il est appelé à être non pas par une réception purement passive, mais par une construction.

C'est dans ce cadre qu'apparaissent les *shteï hale'hem*, les deux pains de Shavou'oth. Ces deux pains sont du 'hamets, alors qu'en général le 'hamets ne doit pas se trouver dans le Beth Hamiqdash. Il n'y a qu'ici - et dans le qorban todah-, que le 'hamets apparaît. D'ordinaire, les offrandes végétales, les mena'hoth, sont des matzoth. Shavou'oth fait donc exception, et cette exception est centrale. Le 'hamets représente l'expansion, le temps qui agit, ce qui se développe. Quand on abandonne la pâte au temps, elle devient 'hamets. Cela représente le développement humain dans toute sa complexité.

Ainsi, Shavou'oth révèle le passage du pain de la malédiction d'Adam à un pain offert à HaShem. Ce qui était signe de distance devient composant d'un qorban, dans une logique de proximité avec HaShem. Le pain, qui semblait marquer la condition humaine de peine et d'éloignement, devient lieu de la présence divine. C'est cela la transformation opérée par la Torah : le monde matériel ne disparaît pas, il est intégré dans le service d'HaShem. Manger

peut devenir une mitzvah, travailler peut devenir parnassah lishma, un moyen de servir, et le pain peut devenir offrande.

Cette progression se retrouve dans le compte qui mène de Pessa'h à Shavou'oth. Le lendemain de Pessa'h, à partir du 16 Nissan, on apporte le 'Omer, composé d'orge, première céréale qui mûrit en Eretz Israël. À Shavou'oth, on apporte au contraire du pain de blé. Le Sfath Emeth explique que le passage du qorban 'Omer aux deux pains est une transition de la nature au travail humain. Au début, on apporte l'orge telle quelle, puis on arrive au pain, qui est le résultat du travail de l'homme. On passe du brut au construit, du naturel à l'humain. Ce n'est pas seulement un changement agricole. C'est la trajectoire même de l'homme dans le monde.

Le point de départ du compte est lui aussi très significatif. La Torah dit : mima'harat haShabbath, le lendemain du Shabbath. Cette formulation a eu de très grandes conséquences dans le klal Israël. Les 'hakhamim ont expliqué que mima'harat haShabbath veut dire mima'harat Yom Tov rishon, le lendemain du premier jour de Pessa'h, appelé Shabbath. Mais les Tzedouqim, les Saducéens, n'ont pas accepté cette lecture. Ils ont voulu comprendre qu'il fallait commencer le compte le dimanche, lendemain du Shabbath après Pessa'h, de sorte que Shavou'oth tombait toujours un dimanche. Cette divergence n'était pas seulement technique. Elle portait sur la reconnaissance ou non des interprétations des 'hakhamim, donc sur la relation entre Torah écrite et Torah orale. On en garde aujourd'hui encore une trace dans la Pentecôte des chrétiens, *penékonta* voulant dire cinquante en grec.

Le sens de cette période apparaît encore plus clairement à travers la différence entre Pessa'h et Shavou'oth au sujet du 'hamets. À Pessa'h, le 'hamets est interdit. Rav Tzadoq de Lublin explique qu'à Pessa'h le 'hamets représente le yetser hara' brut, le penchant vital de l'homme, l'ego non maîtrisé. Il faut alors s'en séparer radicalement. Mais à Shavou'oth, ce même 'hamets devient non seulement permis, mais prescrit dans le Miqdash, dans le Sanctuaire. Cela montre que le but n'est pas d'éliminer le yetser hara', mais de l'intégrer dans le service d'HaShem.

Le yetser n'est pas fondamentalement mauvais. Il a un rôle. Sans yetser, l'homme ne mangerait pas, ne boirait pas, ne se reproduirait pas, ne vivrait pas. La Guemara rapporte que lorsque les 'hakhamim ont demandé que cesse la virulence du yetser d'avodah zarah, ils ont vu ensuite qu'on ne pouvait pas faire disparaître totalement le yetser lui-même. Il fallait que l'avodah zarah ne soit plus ce qu'elle était, mais non supprimer toute la force vitale de l'homme.

Le service d'HaShem consiste donc à naturaliser le yetser hara', à l'intégrer. C'est le sens du passouq où yetser est écrit avec deux *youd* : on sert HaShem avec les deux yetserim, le yetser tov et le yetser hara. On met ses pulsions au service d'HaShem. Je mange parce qu'il faut manger pour pouvoir faire ce que j'ai à faire dans la vie. Le hamets de Shavou'oth exprime exactement cela. Le développement humain, le temps, la poussée intérieure, l'épaisseur de l'existence, tout cela ne doit pas être rejeté. Cela doit devenir min'hah.

Les berakhoth de Birkat Ha-Sha'har, les bénédictions du matin s'éclairent dans cette perspective. Le mot Baroukh, comme l'explique le Shakh, ne veut pas dire remercier, mais multiplier, amplifier. Quand on dit *Baroukh atah HaShem*, on demande à HaShem d'amplifier ce qu'Il fait. De même, lorsqu'on dit *she-lo assani goy*, *she-lo assani 'eved*, *she-lo assani ishah*, on demande à HaShem de nous aider à sortir des situations qui nous éloignent de ce qu'Il veut : *She-lo assani goy* signifie être aidé à sortir de l'idolâtrie ; *She-lo assani 'eved*, à ne pas être esclave ; *She-lo assani ishah*, pour l'homme, à sortir de la condition de femme, c'est-à-dire à ne pas rester attaché à ce dont on vient mais à devenir ce qu'on a à devenir. Mais la femme demande : HaShem qui m'a faite selon Sa volonté, aide-moi à être ce qu'Il m'a faite. Il y a ici la même idée : ne pas vouloir être autre chose, mais intégrer sa réalité dans le service d'HaShem.

Dans les textes de la Qabalah, toute la création repose sur une structure de dualité : don et réception, ciel et terre, unité et multiplicité. Les deux pains ne représentent pas deux réalités séparées, mais deux réalités distinctes qui deviennent une seule min'hah, une seule offrande. Le but de la création n'est donc pas de supprimer la dualité, mais de révéler l'unité à travers elle. Nous vivons dans le monde du deux, alors que nous disons chaque jour qu'HaShem est E'had. À la fin des temps, *bayom hahu yihye HaShem E'had*, on le verra réellement. Shavou'oth appartient à cette logique : non pas abolir le monde, mais faire apparaître l'unité divine dans l'épaisseur même de la multiplicité.

C'est aussi pour cela que Shavou'oth est une fête de sim'hah. 'Hazal disent qu'à Shavou'oth, il doit y avoir obligatoirement de la réjouissance matérielle. Le Maharal de Prague explique que la joie naît de la réconciliation des contraires. Quand le ciel et la terre s'unissent, la joie apparaît naturellement. Rav Koutner ajoute que le Sinaï, au moment de la révélation, était rempli de craintes et d'effroi. Shavou'oth transforme cette crainte en joie. La Torah n'est plus un feu inaccessible, mais une relation vivable. Le monde matériel lui-même devient lieu de la présence divine.

La Torah ne fixe pas la date de matan Torah ; ce point est décisif. On compte mima'harat haShabbat, quarante-neuf jours, sept semaines. Shavou'oth est la fête des semaines. Le Sfath Emeth dit que la Torah est donnée en permanence, particulièrement chaque année. Rav Tzadoq explique que la date dépend du compte qu'Israël fait lui-même. La Torah n'est pas seulement un événement passé. C'est une rencontre renouvelée. Si la Torah ne donne pas de date, c'est aussi parce que le cinquantième jour dépend du calendrier fixé par Israël. Or, avant même d'être libérés, les Bnei Israël ont reçu la mitzvah de fixer le temps, de déclarer le nouveau mois sur la base du témoignage.

Le Beit Din recevait les témoins de la nouvelle lune, examinait leur témoignage, vérifiait si c'était plausible, et proclamait *Meqoudas !* Mais le Beit Din est souverain. Il peut ajuster le calendrier selon ce qu'il décide. C'est pourquoi on ne peut pas fixer à l'avance la date du cinquantième jour. Nissan et Iyar peuvent avoir 29 ou 30 jours. La Torah a donné Shavou'oth de telle sorte qu'elle n'ait pas de date fixe. Cela signifie que le peuple d'Israël participe lui-même au moment de Matan Torah. La Torah est donnée d'en haut, mais sa date

dépend d'une sanctification du temps faite par Israël. Déjà ici apparaît l'idée que les Bnei Israël ne sont pas seulement récepteurs. Ils sont associés.

Cette nécessité d'un travail humain apparaît encore plus fortement si l'on regarde la sortie d'Égypte. Dans la Briht Ben HaBetarim, litt. « l'alliance entre les morceaux » HaShem avait annoncé à Abraham Avinou que ses enfants seraient esclaves pendant 400 ans puis sortiraient avec un grand butin. Or les Bnei Israël sont restés en Égypte 210 ans, dont 86 ans d'esclavage. Pourquoi sont-ils sortis plus tôt ? Parce qu'ils avaient énormément chuté. Le Rambam dit qu'ils avaient presque tout oublié de l'enseignement d'Abraham Avinou et étaient devenus idolâtres comme tout le monde. Ils étaient au 49e degré d'impureté. Or il existe en face cinquante *sha'arei binah*, cinquante degrés dans la binah, et à chaque réalité positive correspond son pendant dans le négatif, pour qu'il y ait libre arbitre. S'ils étaient tombés encore d'un degré, il n'y avait plus personne pour sortir d'Égypte. HaShem les a donc fait sortir en catastrophe.

Pessa'h relève ainsi de *ith'aroutha dil'eyla*, d'un éveil d'en haut. Les juifs ne s'étaient pas qualifiés pour sortir d'Égypte. Dans la Hagadah, on dit qu'ils étaient *'aroum min hamitzvoth*, nus de mitsvoth. HaShem les a fait sortir parce qu'Il l'avait promis à leurs ancêtres. Ils étaient passifs. Pourtant, il fallait qu'il y ait quelque chose qui les distingue des Égyptiens. HaShem leur a donc donné deux mitsvoth : la Milah et le Qorban Pessa'h. Toutes deux ont à voir avec le sang. Par'o voyait, par ses astrologues, que le Klal Israël avait la planète rouge dans son destin, rouge de sang et de mort. HaShem a fait en sorte que ce sang devienne un sang de vie. *Bedamayikh 'hayi* : avec tes sangs, vis. Le sang qui semblait annoncer la mort devient signe de vie. Là encore, une force dangereuse n'est pas supprimée, mais transformée.

Après la sortie d'Égypte commence donc le travail du 'Omer. Si l'on va de moins 49 à plus 49, il faut deux fois quarante-neuf. Chaque jour, les Bnei Israël devaient accomplir deux choses : se détacher de l'idolâtrie égyptienne et construire une relation avec HaShem. En même temps, il fallait se purifier, construire quelque chose de nouveau, et se constituer comme peuple. À la sortie d'Égypte, il y avait une masse de Juifs, avec une structure tribale encore floue, mais pas encore un peuple. Le travail était si terrible que chacun cherchait seulement son souffle. Il n'y avait pas de véritable relation entre eux.

C'est dans ce cadre que le Gaon de Vilna éclaire le commandement *d'emprunter ishah me eth re'outh*, une femme à sa proche, l'une de l'autre. Dans la Torah, *re'outh* ne désigne jamais un goy. Il ne s'agit donc pas seulement du butin. Le but était de fabriquer artificiellement des relations entre les Juifs, car il n'y en avait pas. En empruntant, en se parlant, en se rendant service, on devait créer un embryon de peuple. Ensuite, les Égyptiens eux-mêmes ont prêté ce que les Israélites n'avaient pas, de l'or et de l'argent. Le butin vient après. Le premier enjeu est la fabrication d'un lien entre les Bnei Israël.

Cette construction aboutit au Sinaï. La Torah dit d'abord que les Bnei Israël ont campé, au pluriel. Mais au pied du Sinaï, pour la première fois, elle emploie le singulier : Israël a campé. On passe d'une multitude dispersée à une unité. Le peuple n'existait pas encore ; il y

avait des individus groupés. Ce n'est qu'au pied du Sinaï qu'ils deviennent un peuple. D'où la question : sont-ils devenus un peuple pour recevoir la Torah, ou bien ne deviennent-ils un peuple que parce qu'ils ont reçu la Torah ? La question reste ouverte, mais Rav Saadia Gaon dit que nous ne sommes un peuple que par la Torah. Ce qui relie des Juifs de mondes très éloignés, ce n'est ni la langue, ni l'habit, ni les relations sociales. C'est la Torah, rien d'autre. Toute tentative de fabriquer un peuple juif sans Torah ne peut pas véritablement marcher.

Le compte du 'Omer construit justement le kli, le réceptacle intérieur. Le Rav d'Israël dit que sans ce travail progressif, la prière ne peut pas être intégrée. Le Sefat Emet ajoute que compter les jours, c'est la purification des détails, et compter les semaines, c'est la construction de la structure. Shavou'oth est l'aboutissement d'un travail humain complet, à la fois dans les détails et dans la structure. Le 'Omer, c'est la progression humaine vers la Torah. Le Ram'hal explique que le peuple d'Israël devait passer par l'esclavage, la libération, la purification, et seulement après pouvait venir la Torah. La Torah ne peut être donnée qu'à un peuple libéré, préparé et transformé.

Rav Dessler, dans son Mikhtav MiEliyahu, explique que la clé de Matan Torah, c'est 'donner', par opposition à 'recevoir'. L'homme se construit par le don, non par la réception. Le don est actif, la réception est passive. Pessa'h est une réception gratuite, tandis que le 'Omer demande du travail. Shavou'oth est donc le mérite acquis durant ce travail qui permet de recevoir la Torah. On a travaillé pour recevoir cette Torah. Comme dit le Rambam, ce qui est reçu gratuitement n'est pas intégré. La Torah ne pouvait pas être donnée immédiatement après l'Égypte. Il fallait devenir le kli capable de la recevoir.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'initiative de Moshé Rabbénou avant le don de la Torah. Quand HaShem annonce qu'Il donnera la Torah le troisième jour, Moshé ajoute un jour supplémentaire de préparation. Il ne s'agit pas d'ajouter une purification, car si HaShem dit qu'on est pur, on est pur. Le Rav explique cela par l'exemple d'un cadeau : le même objet n'a pas la même valeur selon le moment où il est donné. Le moment fait partie de la définition du cadeau. Moshé veut que les Bnei Israël participent au cadeau de la Torah, non seulement comme récepteurs, mais aussi du côté du donneur. En fixant le moment, ils deviennent associés à HaShem dans le don de la Torah. Ils ne reçoivent pas seulement la Torah ; ils se la donnent aussi à eux-mêmes. C'est une *hithar'outha de-letata*, un éveil d'en-bas, venant en écho de la *hithar'outha di-le'eyla*, l'éveil d'en-haut, de la sortie d'Égypte.

HaShem a approuvé cette initiative de Moshé après coup, comme Il a approuvé le bris des premières Tables. Moshé avait compris que le but n'était pas une relation médiatisée ou passive. Il voulait un contact direct avec HaShem. Il refusait l'idée d'un intermédiaire. Les Bnei Israël ne sont pas sortis d'Égypte simplement pour être libres au sens de ne plus être esclaves. La Torah est un mode de vie. Elle donne un regard sur le monde, sur l'autre, sur les hommes et les femmes, sur les enfants, sur la place de l'étude dans le peuple d'Israël. C'est pourquoi, dès que possible, les enfants sont mis à l'étude. L'étude est tellement fondamentale, parce qu'elle met la parole d'HaShem dans la bouche de l'homme.

On comprend alors le silence de la Torah sur Shavou'oth. La Torah ne dit pas explicitement que c'est la fête de Matan Torah, parce que la Torah n'est pas seulement donnée une fois dans le passé. Elle est donnée en permanence, et particulièrement chaque année. Mais ce don dépend toujours de notre préparation. Shavou'oth n'a pas de date fixe parce que Matan Torah dépend du compte d'Israël, du calendrier sanctifié par le Beit Din, du travail des quarante-neuf jours, de la purification des détails et de la construction de la structure, de la constitution d'un peuple, de la transformation du hamets, du passage de l'orge au pain, du passage du pain d'Adam au pain offert à HaShem.

Toute l'histoire va donc dans une seule direction. HaShem veut que nous soyons Ses associés. Il veut que la présence divine réside dans le monde matériel. Le monde n'est pas là pour être nié, mais pour devenir min'hah. Le yetser hara' n'est pas là pour être annihilé, mais pour entrer dans le service d'HaShem. Le peuple n'est pas là seulement pour recevoir, mais pour participer. Et la Torah elle-même n'est pas seulement une loi venue d'en haut ; elle est une relation vivable, construite, méritée, intégrée.

Shavou'oth est donc la fête où l'on voit que la sortie d'Égypte n'était pas une fin. La liberté n'est pas simplement le fait de ne plus être esclave. La vraie liberté, c'est de pouvoir transformer le monde, la matière, le pain, le temps, le désir, la parole, les relations humaines, en lieu de présence divine. Le compte du Omer mène précisément à cela. On part de la passivité de Pessa'h, de l'urgence de la sortie, du presque rien spirituel, et on arrive à la capacité de recevoir la Torah comme un peuple unifié, comme un kli construit, comme des hommes capables d'être du côté du don.

C'est pourquoi Shavou'oth est silencieuse. Ce silence dit que la Torah ne peut pas être enfermée dans une date. Elle est donnée là où il y a un compte, une attente, une préparation, un travail, une construction du peuple et de l'homme. Elle est donnée quand le pain de la peine devient pain du qorban, quand le hamets cesse d'être seulement signe de gonflement pour devenir signe de service, quand le monde du 'deux' laisse entrevoir l'unité de HaShem E'had. Alors la crainte du Sinaï devient sim'hah, et la parole d'HaShem peut entrer dans la bouche de l'homme.